



Frédéric Mitterrand dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Je trouve que vous êtes beau gosse !

FRÉDÉRIC MITTERRAND: Bonjour.

JÉRÔME COLIN : Bonjour. Dites-moi.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors, Filigranes. Filigranes c'est une grande librairie, c'est ça ?

JÉRÔME COLIN : Tout ça fait.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Vous lisez des livres vous ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Vous pensez que les taximen sont cons et ne lisent pas de livres ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non pas du tout, mais j'en vois pas dans votre taxi, c'est pour ça.

JÉRÔME COLIN : Je lis ça pour le moment.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est bien. Mais...

JÉRÔME COLIN : « Choses vues », Victor Hugo.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Dites donc, c'est drôlement bien.



Regardez la diffusion d' [Hep Taxi !](#) avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui je connais parce que c'est ce dont je me suis inspiré pour écrire mon livre.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais...

JÉRÔME COLIN : Comme quoi les taximen lisent aussi.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben attendez, j'ai dit une chose idiote là en entrant dans le taxi. C'est parce que j'étais intimidé, parce que je trouve que vous êtes beau gosse, c'est pour ça.

J'ai deux idoles, c'est Rantanplan et le Marsupilami !



JÉRÔME COLIN : Et vous, vous lisez des livres ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Heu... moi je lis au moins 1 ou 2 livres par semaine. Mais en vérité j'ai un rapport très bizarre. – C'est dur ce truc-là (il essaie de mettre sa ceinture) – J'ai un rapport bizarre avec les livres.

JÉRÔME COLIN : Il faut juste mettre le truc dans le bon trou, celui de droite.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, oui... Tac.

JÉRÔME COLIN : Ça vous fait rire ça !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, je ne sais pas pourquoi, j'ai déjeuné là, j'étais un petit peu excité et donc j'ai tendance à aller vers mes mauvais penchants qui sont de faire des plaisanteries idiotes.

JÉRÔME COLIN : Très bien, laissez-vous aller surtout. Les gens trop sérieux ont quelque chose de sordide de temps en temps.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah, vous avez mis un petit signet avec Rantanplan. Vous savez que Rantanplan c'est mon idole. J'ai deux idoles, c'est Rantanplan et le Marsupilami.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Rantanplan parce qu'il passe son temps à se tromper et à trouver que les gens qui vont le casser sont des gens très sympathiques, ça c'est mon côté stupide, stupide mais gentil, positif, espérant...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Il ne fera jamais de mal à personne Rantanplan.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, Rantanplan ne mordra jamais personne. Et surtout c'est un innocent quoi. Et c'est un idiot dostoïevskien, mais je l'aime bien, en plus il est tellement bien dessiné, il est très drôle. Et Rantanplan en fait c'est la copie... c'est Lucky Luke qui vivait, l'auteur de Lucky Luke, Morris, qui vivait dans un univers de... - C'est beau ça, cet endroit-là. C'est un château ? –

JÉRÔME COLIN : C'est le Val Duchesse.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Le Val Duchesse ! Ça appartient à qui ?

JÉRÔME COLIN : C'est là que se passent les grands conclaves politiques.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah oui, au Val Duchesse. C'est joli comme endroit. Oui donc, en fait comme Morris, le type qui a dessiné, inventé Lucky Luke passait son temps à voir des westerns, Rantanplan en fait c'est Rintintin. C'est le double de Rintintin.

JÉRÔME COLIN : Et le Marsupilami pour vous ?



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Le Marsupilami c'est une idée de génie de Franquin, qui était quand même un immense créateur, que je mets à égale importance d'Hergé, et Franquin était un grand dépressif, donc il cherchait lui aussi l'innocence et la pureté d'un être qui traverserait tout en étant heureux. Donc il inventé le Marsupilami. Le Marsupilami c'est le dernier « Bon sauvage » de Rousseau. C'est quelqu'un qui est heureux, qui est bon, qui est gentil, qui vit en symbiose avec la nature mais qui s'adapte à toutes les circonstances et qui par ailleurs n'est pas un mollasson. Quand il y a des gens qui sont méchants ou antipathique et bien le Marsupilami se met en colère. Il a un grand sens du bien et du mal. Donc j'aime le Marsupilami. Alors ici c'est vraiment extraordinaire parce que ça fait penser vraiment aux planches de Spirou. C'est-à-dire aux dessins de Franquin, avec Fantasio, quand ils montent dans la turbo-traction...

JÉRÔME COLIN : C'était ici hein.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'était ici oui.

JÉRÔME COLIN : Franquin habitait à Woluwe donc ce n'était pas très loin d'ici.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ça ne m'étonne pas.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : C'est très marrant parce que, vous êtes Français bien évidemment, vous avez même été Ministre de la Culture et de la Communication en France...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais comment vous savez ça ? Vous êtes chauffeur de taxi, vous passez votre temps devant votre télévision ?

JÉRÔME COLIN : Attendez, je ne travaille pas tout le temps.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah bon.

JÉRÔME COLIN : Je travaille 12h par jour. Un chauffeur de taxi ça travaille 12h par jour.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : 12h par jour et quelques fois 7 jours sur 7. J'ai beaucoup d'admiration pour les chauffeurs de taxi.

JÉRÔME COLIN : Moi aussi.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Un métier de chien.

JÉRÔME COLIN : On vous salue tous d'ailleurs.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, salut les chauffeurs de taxi !

JÉRÔME COLIN : Je remarque quelque chose c'est que vos 2 idoles sont Belges.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui enfin j'en ai d'autres.

JÉRÔME COLIN : Et surtout qu'elles sont innocentes.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, innocentes. Innocentes ce n'est pas dans le sens de la culpabilité mais innocentes dans le sens dostoïevskien, c'est-à-dire le mal... ne voyant pas le mal. Et moi j'ai du mal à voir le mal. Je n'ai pas de préjugé.

JÉRÔME COLIN : Et comment dans le monde dans lequel vous avez vécu, vous avez du mal à voir le mal ? Vous avez fait de la télévision et de la politique...

Je vis moi avec une espèce de culpabilité personnelle... due à mon éducation, à mes mœurs !



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je vois le mal, mais... bien sûr que je vois le mal mais j'essaie juste que dans le mal de voir où il y a du bien. Ça c'est ma nature, c'est vrai, je suis comme ça. Alors évidemment si j'étais en face d'Hitler je n'y arriverais pas et en face de beaucoup de choses qu'il y a sur terre je n'y arriverais pas, mais en tout cas c'est mon mouvement et puis on n'y arrive pas toujours. C'est quand même mon but. Mais je suis sincère là. C'est essayer de trouver... j'essaie de comprendre pourquoi les gens font les choses, mais il y a des choses qu'on ne peut pas excuser. Par exemple je trouve très bien qu'on ait interdit Dieudonné.

JÉRÔME COLIN : Il y a quelques semaines là, oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben oui. Ce n'est pas acceptable. Ce n'était pas acceptable l'histoire de Dieudonné. Et il y a des choses qu'on ne peut pas accepter. Et là je ne vois pas le bien, je ne vois pas le bien en lui, je n'y arrive pas. J'ai beau me dire peut-être qu'il a été méchant, peut-être qu'il a été drôle à certains moments, peut-être qu'il a été tout ça, mais quand même.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous cherchez à voir le bien dans le mal ? Pourquoi vous voulez toujours sauver les gens ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben peut-être parce que j'ai des problèmes personnels, parce que

JÉRÔME COLIN : Qui est ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Qui est due à mon éducation, qui est due à mes mœurs, qui était quelque chose qui était considéré comme insupportable autrefois, maintenant ça l'est moins, mais tout ça...

JÉRÔME COLIN : Vous parlez de votre homosexualité.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Je n'aime pas le mot parce que ça fait maladie. Donc voilà, tout ça... j'étais petit, donc c'était des choses qui étaient très interdites et très tabou.

JÉRÔME COLIN : Et on vous a considéré comme le mal ? Et il a fallu que quelqu'un cherche le bien dans le mal pour vous sauver ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non on ne m'a pas considéré comme le mal mais disons qu'il y avait toute une partie de ma vie affective et sensible, quand j'en ai pris conscience en étant enfant, qui a été marquée oui par une idée comme ça alors pour le coup très négative, très péjorative. Les PD on s'en foutait, les... je ne sais pas, les chouchottes, enfin tous les mots, tous les... toujours cette nécessité de devoir être dans la norme alors que je sentais obscurément que je n'y étais pas et que je n'avais même pas la possibilité d'interroger à ce sujet parce que c'était trop compliqué. C'était avant tout ça, c'était avant 68, qui a quand même changé beaucoup de choses. Et donc je pense qu'il y a une sorte de culpabilité catholique et bourgeoise qui s'est installée en moi et comme j'étais par ailleurs un enfant battu par la personne qui devait s'occuper de moi et qui ne s'en occupait pas très bien...

JÉRÔME COLIN : Par votre gardienne, oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'avais donc en quelque sorte, j'avais comme souvent les enfants battus, j'avais intégré le fait que si j'étais battu et bien c'était normal, c'est que je devais avoir des torts. Et puis les choses se compliquent encore, parce qu'un enfant battu tombe amoureux de la personne qui le bat. Donc pffff tout ça était très compliqué ce qui fait que j'ai une bonne dose de culpabilité que je traîne derrière moi et qui fait que je cherche toujours ce qu'il y a de bien dans les circonstances ou dans les difficultés ou dans les sentiments qui sont difficiles, de manière à les rendre acceptables. Voilà. Ça vous va ? Dr Freud ?

Je nais dans une famille bourgeoise, protégée des soucis matériels mais quand même assez sévère sur le plan du maniement d'argent !

JÉRÔME COLIN : Oui. Est-ce que ça veut dire 0-10 ans enfance de merde intégrale ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non pas 0-10 ans enfance de merde intégrale, parce que j'avais mes frères, j'aimais quand même beaucoup mes parents. Non.

JÉRÔME COLIN : Alors que vous naissez le cul dans le beurre, dans une famille très riche...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non je ne nais pas le cul dans le beurre dans une famille très riche, je nais dans une famille bourgeoise, protégée des soucis matériels mais quand même assez sévère sur le plan du maniement d'argent, et avec des principes d'éducation très strictes. Ce n'était pas des trucs du nouveau riche avec le fric qu'on jette par la fenêtre et tout ça, non. Voilà, j'allais aux sports d'hiver en colonie de vacances avec l'aumônerie du lycée, je n'allais pas dans un palace à Gstaad. Je n'étais pas un gosse de riche. Je n'aimais pas ça d'ailleurs en plus les gosses de riche. Déjà sur ce plan-là j'ai immédiatement été solidaire de mes parents. Mais par ailleurs c'est vrai, je n'ai pas été malheureux, j'habitais dans le 16^{ème}, j'allais au lycée Janson-de-Sailly... Mais il ne faut pas... Il y a des tas de degrés jusque dans l'âme, jusque dans l'aisance et ces degrés créent des clivages. J'étais intimidé quand j'allais chez des vrais riches par exemple.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que 0-10 ans c'est une enfance de merde intégrale malgré tout ça ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. Ce n'est pas une enfance de merde intégrale. C'est une enfance... non ce n'est pas une enfance de merde intégrale, c'est une enfance protégée et à l'épreuve. A l'épreuve. Qui a forcément ... toutes les enfances marquent les enfants. Celle-là, précisément parce qu'elle était protégée en apparence, et au fond très à l'épreuve, très à l'épreuve, elle a été vécue cette enfance de manière très intense.

Je suis très habité par les souvenirs. Je ne suis pas habité par la nostalgie !

JÉRÔME COLIN : Vous avez des souvenirs d'enfance très forts, très précis ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai plein de souvenirs. Dans ma famille je suis, c'est devenu une sorte de jeu. Je me souviens de tout.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi le moment clé de votre enfance ? Entre 0 et 10 ans ? Les 2 moments dont vous vous souvenez mais avec une limpidité...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Il y en a plein, y'en a trop.

JÉRÔME COLIN : Ceux que vous savez qu'ils sont importants.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : A certaines heures... c'est quand dans le vestiaire du Racing Club de France où j'allais, mon meilleur ami s'est déshabillé à côté de moi, je me suis aperçu qu'il était devenu un homme alors que moi j'étais encore un enfant. A certaines heures c'est ce rendez-vous j'allais dire, lapsus, c'est ce souvenir-là qui est le plus fort. A d'autres moments, c'est dans le couloir, et j'entends ma mère qui annonce à mon 1^{er} beau-père qu'elle demandait le divorce, et ça m'a rendu très triste parce que j'aimais beaucoup mon beau-père. C'était d'ailleurs un problème quand j'étais enfant, je préférais mon beau-père à mon père. C'est-à-dire que je préférais le mari de ma mère à mon père. C'est un truc compliqué pour un enfant parce qu'évidemment immédiatement il se sent coupable. Et parce que mon beau-père était un type exquis. Et mon père aussi mais ça je m'en suis rendu compte après. Sur le moment je ne le ressentais pas comme ça, je le ressentais comme un père sévère. Mon beau-père évidemment il ne jouait pas ce rôle-là. Et donc là j'ai le souvenir très précis du moment où j'étais dans le couloir et j'ai entendu ma mère au téléphone qui s'engueulait avec son mari et qui lui disait qu'elle allait demander le divorce. Et ça, ça m'a déchiré, déchiré, parce que je voulais qu'il reste, je ne voulais pas qu'il s'en aille. Mais j'ai d'autres souvenirs. Plein, plein. Des souvenirs avec mes frères... Je suis très habité par les souvenirs. Je ne suis pas habité par la nostalgie, contrairement à ce qu'on pourrait croire avec les émissions que j'ai faites sur les royautés et tout ça, on pourrait croire que je suis habité par la nostalgie, c'est pas tellement ça, je suis habité par le passé, c'est pas pareil. Mais pas par le désir de revivre le passé. La nostalgie c'est le désir de revivre le passé. Non je suis très heureux dans le monde moderne. Je vis d'ailleurs... j'ai l'air comme ça d'un garçon en cravate, tout ça, mais pourriez me croiser plein de fois dans le métro où j'ai l'air d'un clodo et où je suis complètement dans la modernité en train d'écouter de la musique... Je ne suis pas... Bon, c'est un cliché hein...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux



J'aime beaucoup la Belgique... parce que je sens très fort le passé en Belgique !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes combien à l'intérieur ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : De moi-même ? Oh je suis un seul mais assez divers. Y'a pas de conflit entre l'un contre l'autre.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je voulais qu'on passe là, ça a un côté Autriche-Hongrie le Cinquantenaire.

JÉRÔME COLIN : Eh oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'aime beaucoup la Belgique, alors voilà, parce que je sens très fort le passé en Belgique. Et un passé qui alors là, pour le coup, c'est sans doute la nostalgie, un passé qui continue à exister. Regardez toutes ces maisons, il y a beaucoup de maisons qui sont art-déco, qui sont très jolies. J'ai toujours détesté les blagues belges. J'ai toujours trouvé que c'était con. Quoi que j'en ai raconté moi aussi. Ben oui, forcément, on ne peut pas s'empêcher. Mais je n'aime pas, je n'aime pas ce qui...

JÉRÔME COLIN : Ce que ça véhicule.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Y'en a qui sont drôles mais je n'aime pas ce que ça véhicule.

JÉRÔME COLIN : La supériorité française.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors ça je ne me suis jamais senti supérieur. J'aime beaucoup mon pays et je trouve qu'il y a beaucoup de choses dans mon pays qui sont formidables. Je trouve que Paris est une fête, qu'il y a des tas de choses formidables mais je n'ai pas de sentiment de supériorité.

JÉRÔME COLIN : De l'extérieur nous on a tellement l'impression que vous habitez dans un pays malade.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui mais je ne crois pas que ce soit un pays malade. C'est un pays qui ne va pas bien, c'est un pays où il faudrait faire des réformes très fortes, mais c'est un pays où il y a une création culturelle incroyable quoi qu'on dise, il y a... écoutez, s'il y a tellement de gens qui veulent y aller c'est que ça ne doit pas être si mal malgré tout. Je les comprends. Non c'est pas mal. Comment vous dire ? D'abord les Français ont une capacité à l'autodénigrement considérable. Voilà je trouve ça... c'est malsain. L'autodénigrement c'est souvent le versant d'une conception finalement assez haute de soi-même. Je le sais puisque je le pratique moi-même et donc j'y ai réfléchi, et les gens qui s'auto-dénigrent ils renversent une névrose qu'ils ont, ils se trouvent souvent assez bien en fait. Et



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

les Français ils sont comme ça, ils s'auto-dénigrent, sans doute parce qu'ils se trouvent assez supérieurs là pour le coup. Mais sur le fond le pays ne va pas bien, de là à dire qu'il est malade... il n'est pas en très bonne santé. Malade c'est un degré plus loin encore. Il y a beaucoup de choses qu'il faudrait réformer et changer. Tandis qu'ici où tout le monde dit que ça va exploser etc... moi ce qui me fascine, d'abord je trouve que la Belgique existe, contrairement à ce que disent beaucoup de gens qui disent que ce n'est pas vrai. Et je pense qu'elle existe très fort, d'abord elle a une histoire, même... elle a une histoire très ancienne mais elle a une histoire autonome plus récente comme ce monument le montre, puis elle a une culture incroyable ! La Belgique a une culture incroyable.

JÉRÔME COLIN : Nous avons 2 idoles de Frédéric Mitterrand ! Dans notre culture belge

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais attendez, elle a apporté la BD, apporté Jacques Brel, maintenant c'est Stromae, elle a Arno, elle a apporté la peinture, il y a Ensor, Delvaux, Magritte, y'en a plein d'autres que j'oublie parce que je ne les connais pas assez. Elle a apporté la poésie. Verhaeren, c'est magnifique Verhaeren. C'est magnifique.

JÉRÔME COLIN : Vous connaissez J.P. (Verhaeren)? (JÉRÔME COLIN : et FRÉDÉRIC MITTERRAND : ne parle pas de la même personne).



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. Hélas. Et puis moi j'aime bien la royauté belge, je la trouve romanesque. C'est mon côté fleur bleue. Je trouve... c'est une part de romanesque, j'aime bien. Dans la vie politique... la vie politique est très rude, avec une très grande violence et là il y a quelque chose de romanesque. Le destin de Léopold, il était très intelligent, qui n'a pas fait ce qu'il fallait faire, et puis le destin de son fils, qui lui succède, complètement écrasé puis qui finalement se débrouille très bien. Moi qui suis totalement agnostique, son catholicisme presque lyrique me stupéfie. J'aime bien la Reine Fabiola. Il y a quelque chose d'anachronique mais de fort. Ses obsèques ont été incroyables quand même, c'est un événement incroyable. Voilà je trouve que... en fait je les trouve sympathiques. Et je les trouve très humains. Je les trouve royaux, romanesques et humains. Ce n'est pas comme ça partout. Et dans un monde politique, dans un pays qui a des problèmes politiques, notamment avec les affrontements communautaires etc... et bien ça apporte quelque chose de... Ça humanise l'ensemble.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors ça c'est un très beau monument ici.

JÉRÔME COLIN : C'est magnifique le Cinquantenaire.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui, c'est très beau. Avec les deux salles là. Ca a un côté Autriche-Hongrie parce qu'on pense à la Gloriette à Schönbrunn. Puis il y a cette perspective comme ça. C'est beau d'ailleurs Bruxelles parce que c'est une ville qui est vraiment faite, ce sont des strates, c'est vraiment l'histoire de la Belgique. On peut lire quand on parle de la Place en bas et qu'on monte sur les côtés on peut vraiment lire l'histoire de la Belgique comme un feuilleté. Puis vous avez eu des personnalités incroyables quand même. Dans le monde politique vous avez eu P.H. Spaak qui est quand même un des fondateurs de l'Europe. Un homme magnifique, d'une intelligence incroyable. Et marrant en plus, sympa. Les vrais politiciens, comme on les aime, c'est-à-dire un peu retors, un peu ficelle comme ça mais des gens dont on n'a pas peur. Quand on les croise on se dit qu'ils ne vont pas vous mettre en prison. Non mais c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Bien sûr.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce n'est pas des techniciens froids qui signeront un papier pour partir avant dans 20 ans sans savoir. Vous me direz que ce n'est pas ce qui nous menace mais c'est ce qui nous menace si d'une manière insidieuse, quand les gens décident de fermer je ne sais pas quoi et puis tout le monde est au chômage et peut-être qu'il n'y a pas d'autre solution mais alors il faut expliquer, aller voir les gens. La politique au temps de P.H. Spaak c'était ça quoi.

JÉRÔME COLIN : On parlera longuement de politique tout à l'heure.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah bon d'accord.

JÉRÔME COLIN : Je voulais revenir sur...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ça ne vous intéresse pas que je parle de politique belge ?

JÉRÔME COLIN : Si, si. Je trouve ça fascinant...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'y connais rien en plus.

JÉRÔME COLIN : Mais justement j'ai envie de vous en reparler après.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais ça la manière dont je la perçois de l'extérieur.

JÉRÔME COLIN : Parce que j'ai très envie que vous développiez ça. Mais allons dans le sens chronologique.

Je ne cherche pas le bonheur. Je cherche la plénitude !

JÉRÔME COLIN : Vous avez une envie vous dites compliquée parce que remplie de culpabilité.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : En partie, oui.

JÉRÔME COLIN : Due au fait que vous soyez un enfant battu, à l'homosexualité, à plein d'autres choses, l'amour du beau-père plutôt que celui du père etc... Comment...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Et l'amour de la mère...

JÉRÔME COLIN : L'enfant que vous êtes va se libérer ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : L'amour de la mère parce que la mère était formidable hein. Après elle s'est rendu compte qu'elle s'était gourée avec l'histoire de la gouvernante, donc je la mystifiais en plus parce que j'avais l'autre qui me tapait dessus, puis je mythifiais ma mère. Bon oui alors comment l'enfant s'est libéré, ben je ne me suis pas libéré, on ne se libère pas. Il y a de très beaux textes de Cyrulnik sur la résilience. On ne se libère pas, on garde ce qu'on a, simplement on pousse à côté. On pousse à côté.

JÉRÔME COLIN : Vous avez poussé de travers alors ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non, je n'ai pas dit de travers, à côté. A côté ce n'est pas forcément de travers. Vivre à côté... du Côté de chez Swann c'est pas de travers. C'est au contraire en plein dans le sujet. Non, à côté, ce n'est pas de travers. Elle a coupé une partie du tronc mais les branches ont poussé à côté, puis elles ont poussé fort et elles sont devenues aussi fortes... Ah mais le bonheur...

JÉRÔME COLIN : Disons qu'une des raisons pour lesquelles on se trouve terre ce serait éventuellement pour trouver le bonheur. Comment on fait avec cette enfance-là pour y arriver ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Le bonheur c'est un sentiment rétrospectif. On ne va pas vers le bonheur, on va vers un peu mieux, je ne sais pas quoi, un peu de joie, un peu de plaisir, un peu d'amusement etc... Et puis le bonheur on se dit ah mais finalement il y a 5 ans j'étais heureux. C'est après qu'on se rend compte qu'on a été heureux.

JÉRÔME COLIN : Inintéressant.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Quoi ?

JÉRÔME COLIN : Inintéressant. De se rendre compte qu'on a été heureux.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais si c'est déjà pas mal de se dire qu'on a eu quelque chose qui était très bien. Ça renforce pour le présent d'abord. Ça veut dire qu'on avait quand même une capacité à avoir de l'empathie pour les gens et à ce que les gens en aient pour vous. Mais aller vers le bonheur comme ça, qu'est-ce que c'est le bonheur ? C'est avoir son petit appartement avec son fiancé, on va faire les courses, on adopte son petit Coréen. J'ai aucune envie de ça moi.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je ne cherche pas le bonheur. Je cherche la plénitude.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous n'avez pas été tenté par ça.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je cherche la plénitude.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : La plénitude c'est qu'on vit intensément, qu'on construise des choses, qu'on soit utile aux autres, utile aux autres, c'est très important, ça donne un grand sentiment de plénitude, faire du bien autour de soi. Ça c'est bien. Ça c'est une forme de bonheur. Le bonheur personnel individuel... non être content c'est bien. C'est-à-dire je suis à la maison, le chien est content, il ronronne, j'ai 3 copains à diner, ou 3 copines, j'écoute de la musique,



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

etc... Bon, ça arrive. Ça arrive plutôt en Tunisie où j'arrive à m'arracher un peu à mon emploi du temps. Autrement là on est content. Le bonheur... Le bonheur on se dit, à ce moment-là j'étais heureux oui.

Mon insouciance à moi... c'était de courir les filles en me disant un jour finalement ça va marcher quand même, tout en lorgnant sur leur jeune frère...



JÉRÔME COLIN : Pourquoi n'avez-vous pas été attiré par la structure familiale ? Vous le disiez, on habite avec son fiancé, on pose les pieds sous la table, on adopte un petit Coréen.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai recueilli des enfants, moi je les ai élevés, il se trouve que c'est 3 garçons, mais ça aurait pu être des filles. Ça s'est plutôt trouvé comme ça. Donc j'ai essayé de reconstitué et je pense d'ailleurs que j'y suis pas trop mal arrivé, parce qu'ils sont heureux, enfin ils sont heureux ? Eux ils sont heureux, oui. Enfin ils ne sont pas malheureux. Je pensais, avec mon dernier fils là y'a pas longtemps, je me dis mais lui il est vraiment heureux. Du moins quand il y pensera plus tard il se dira qu'il a été heureux. Mais... oui parce que pour l'instant il est insouciant, c'est autre chose. Il a 21 ans...

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez été vous ? Avec cet enfant c'est ce que vous êtes parvenu à être, un jeune homme insouciant ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui il y a eu des moments où j'étais insouciant oui. Oui j'étais insouciant. Et j'ai été frivole, léger, désinvolte, tout ça, autant de choses qu'on me reproche maintenant et qui ne sont plus vraies. Mais j'étais insouciant oui, pas très insouciant hein. Non c'est-à-dire que j'ai pensé longtemps que ça s'arrangerait. Un jour j'ai compris que ça ne s'arrange jamais ou que ça s'arrange toujours mal donc il ne faut plus se poser la question, il faut se débrouiller comme on peut. Non mais c'est vrai hein, en plus. C'est vrai.

JÉRÔME COLIN : C'était quoi votre insouciance à vous ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mon insouciance à moi c'était de me dire que... c'était d'écouter de la musique de variété un peu con, c'était de courir les filles en me disant un jour finalement ça va marcher quand même, tout en lorgnant sur leur jeune frère, ou leur grand frère. C'était ça l'insouciance. C'était se dire que tout va s'arranger. Et je vivais



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

exactement comme mes copains hétéros, avec une fêlure, en me disant : t'inquiète pas ça va s'arranger. C'était ça l'insouciance.

JÉRÔME COLIN : Mais vous ne pouviez en parler à personne.



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. A personne. Non parce que mon meilleur copain, celui qui était mon ami de cœur en quelque sorte, avec qui je n'ai jamais eu de relations sexuelles mais qui était vraiment quelqu'un que j'aimais énormément, était la seule personne à qui je pouvais en parler, parce que lui il était en pension alors à mon avis il serait devenu hétéro après mais à ce temps-là il était un petit peu... comme il était très beau, qu'il avait une puissance incroyable, c'est devenu le vrai sultan de la médina et donc lui il me racontait ses histoires, moi je lui racontais les miennes, et puis il est mort. Il est mort, j'avais 17 ans. Donc à partir de ce moment-là je n'ai plus pu parler à personne.

JÉRÔME COLIN : Mon Dieu !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'était bien triste. Il est mort d'une maladie affreuse en deux mois et donc j'étais... voilà c'était triste. Je pense à lui beaucoup. Encore aujourd'hui. Il n'y a pas de semaine sans que je pense à lui. De toute façon, les gens que j'ai aimés dans ma vie, j'y pense tout le temps. Alors ils sont là. Je suis comme François Truffaut dans « La chambre vert », vous savez, c'est un beau film de François Truffaut qui n'a pas marché.

JÉRÔME COLIN : Je ne connais pas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est un beau film, c'est un film où il décide de mettre un cierge sur tous les gens qu'il a aimés, ou tous les gens qu'il a admirés et qu'il n'a pas connus, pour se souvenir de tout le monde. C'est lui qui joue son propre rôle. C'est un très beau film.

JÉRÔME COLIN : J'essaierai de le voir.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui.

Moi j'ai un problème, je suis un PD qui aime les femmes en plus !

JÉRÔME COLIN : Vous avez aimé beaucoup de gens dans votre vie ? Aimé profondément beaucoup de gens ? Ou finalement ils sont là...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Est-ce qu'on aime ou est-ce qu'on... c'est la grande question, est-ce qu'on ne s'aime pas soi-même à travers les gens qu'on aime ? Une part de narcissisme ? J'ai des flashs très forts, c'est-à-dire tout d'un coup le cœur battant, on change son agenda pour avoir la chance de croiser la personne à laquelle on pense, l'endroit où on se rend le cœur battant en se disant que la personne y est, la personne qu'on croise et qu'on ne connaissait pas et qu'on commence à suivre dans la rue et à qui on essaie de parler dans le café, la personne à qui on écrit en se disant qu'elle va se souvenir de vous et qu'elle vous répond et puis on ouvre l'enveloppe avec le cœur battant, des flashs comme ça j'en ai souvent. L'amour intense, je l'ai eu 2 ou 3 fois. 3 fois peut-être, à tel point que par exemple ce garçon dont je suis tombé amoureux quand j'avais 20 ans, est là tout le temps pour moi. Presque 45 ans plus tard. Il est là tout le temps. Et je sais bien que ce n'est pas la même personne aujourd'hui, il est marié, il a des enfants etc... mais je pense aussi que je l'ai marqué parce que chaque fois qu'il me voit il est... enfin on en reparle. Donc c'est comme si c'était une histoire qui continuait. Alors ça c'est une chose. Et puis par ailleurs j'ai vécu avec un garçon que j'ai énormément aimé, surtout quand il m'a quitté, et...

JÉRÔME COLIN : Ça c'est con !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui c'est con. Ça arrive hein. Et pour lui j'ai fait « Lettres d'amour en Somalie », etc...

JÉRÔME COLIN : Qui était votre 1^{er} film finalement.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Et puis finalement quand... et puis finalement l'amour s'est éteint comme si on éteignait la lumière. Quand il est mort ça ne m'a rien fait.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Rien.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais rien hein. C'est fou hein.

JÉRÔME COLIN : Alors que vous auriez fait le tour du monde à genou quelques années avant.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'aurais tué pour lui. Et ça ne m'a rien fait. Alors que le 1^{er} là que j'ai tellement aimé, ah s'il était malade ou s'il lui arrivait quelque chose, je serais très triste.

JÉRÔME COLIN : Et le 3^{ème} ? Faites-moi plaisir, c'est maintenant ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais le 3^{ème} c'est dans un taxi depuis ½ heure hein. Voilà, ça y est, on y est !

JÉRÔME COLIN : Nous y sommes !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On va à l'hôtel là. On concrétise !

JÉRÔME COLIN : Vous devez être chez Filigranes à 17h...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On concrétise !

JÉRÔME COLIN : Il nous reste quelques minutes.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Dites-donc, merde. Non en fait le 3^{ème} je ne sais pas. Je ne sais plus pourquoi j'ai dit ça.

JÉRÔME COLIN : Réfléchissez, ça me paraît intéressant.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non le 3^{ème} c'était sans doute pour me laisser une porte... oui, mais c'était plus un flash. C'est-à-dire qu'il y a eu ça mais je me suis calmé assez vite. Il n'y a pas si longtemps. C'est avec le temps, avec le temps on fait la mesure. Donc il y a des flashs, on se dit c'est la passion, et puis bon 6 mois plus tard c'est passé, tandis que là, je vous parle, je dis 2 grands amours, c'est 2 grands amours. Moi j'ai un problème, je suis un PD qui aime les femmes en plus. C'est-à-dire j'aime vraiment les femmes.

JÉRÔME COLIN : Mais vous couchez avec elles ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. Y'a un vrai problème, y'a un truc, un manque, c'est sûr, mais je les aime. Je ne les aime pas comme la folle qui a des copines, non. Et je pense que d'ailleurs qu'elles m'aiment, comme...

JÉRÔME COLIN : Vous les aimez comme un hétérosexuel sans sexe.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Voilà. Je pense qu'elles m'aiment comme un homme.

JÉRÔME COLIN : Vous avez vécu avec une femme dans ce cas-là ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui.

JÉRÔME COLIN : Longtemps ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Assez longtemps oui. Je pense qu'au fond... j'étais copain un peu, pas longtemps parce qu'on ne vivait pas dans la même ville, on était loin, mais j'ai été copain pendant un temps avec Robert Mappelthorpe...

JÉRÔME COLIN : Oui, Patty Smith.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Il vivait avec Patty Smith, j'aurais très bien pu vivre comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est ça.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Dans une sorte de... c'est pas un frère et une sœur, ce n'est pas 2 PD ensemble, ce n'est pas 2 sœurs ensemble, c'est un homme et une femme sauf qu'il n'y a pas de sexe.

JÉRÔME COLIN : Qui s'aiment.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Qui s'aiment ! Qui s'aiment, qui se comprennent, qui dorment ensemble. Qui dorment ensemble ! Le corps est présent.

JÉRÔME COLIN : Vous rêvez...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : De femmes ? Ça m'arrive.

JÉRÔME COLIN : J'allais vous dire d'une grande histoire d'amour maintenant.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Rêver la nuit de femmes ça m'arrive, et de rêver de garçons bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que vous rêvez de vivre une grande histoire d'amour encore dans votre vie ou c'est quelque chose que vous avez fait et c'est plus nécessaire ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non je n'en rêve pas. Je pense que c'est nécessaire dans... je n'en rêve pas, je pense que c'est nécessaire quand ça arrive, c'est-à-dire que ça vous enrichit d'une manière incroyable, je ne l'attends pas et je pense que ça va venir quand même. Je pense qu'on a des histoires d'amour jusqu'au dernier jour de sa vie. Il y a un film de Bergman qui s'appelle « Sarabande », qu'il a fait à 85 ans, en vidéo, qui est absolument magnifique, avec Max Von Sydow qui en a 80 et Liv Ullmann qui en a 70, ils couchent ensemble d'ailleurs, dans le film, une très belle scène, ils sont vieux, une belle scène, et vous voyez « Sarabande », vous voyez bien qu'au seuil de la mort, Bergman après avoir 3 dépressions nerveuses et 10 tentatives de suicide il était encore tout fringant et il a fait un film là-dessus, sur la persistance du désir amoureux.

JÉRÔME COLIN : Mais l'amour c'est la grande histoire de votre vie ou il y a vraiment d'autres choses qui ont été plus fortes que ça chez vous ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je pense que l'amour est la grande histoire de... attendez, tout est amour...

JÉRÔME COLIN : Je suis témoin...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tout est amour et tout est désir. Alors, d'abord, tout est désir, ça c'est le grand tabou, personne ne le dit. Mais enfin, tout est désir. On est tout le temps désirant hein. Et il n'y a rien de mal, on est même tout le temps désirant sexuellement, je veux dire que la sexualité est omniprésente. Heureusement c'est policé par le fonctionnement social mais elle est omniprésente. Alors le nier et dire que d'en parler c'est inconvenant, c'est grotesque. Alors ça c'est une chose. Ça n'empêche pas la pudeur. Il ne faut pas mettre les gens qui n'ont pas l'habitude dans des situations difficiles, il faut respecter les autres, mais il ne faut pas se cacher à soi-même qu'on porte un regard empreint de désir sur tout et sur toute chose. Et l'amour, ben oui l'amour c'est quand même... ce sont des monstres les gens qui ne... voilà je pense que c'est là la monstruosité ou la différence entre la normalité et la monstruosité ou entre la civilisation et la barbarie, c'est que...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes parfait.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Quoi ?

JÉRÔME COLIN : Vous êtes parfait. Vous parlez de normalité et de monstruosité et j'allais justement vous dire, moi Quand je vois à la télévision, chaque jour hein, aux informations françaises, quand je vois votre ancien patron, Nicolas Sarkozy, je ne me dis pas et bien l'amour c'est le centre de sa vie, je me dis que le pouvoir est la grande histoire de sa vie.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors moi je dirais que le manque d'amour qu'il a dû avoir dans son enfance est ce qui entraîne ce mécanisme de compensation très fort. Mais je dirais que l'amour est aussi la grande question de sa vie. Et que, c'est d'ailleurs pour ça... la poursuite de l'amour, le côté « rosebud » d'Orson Welles, de Citizen Kane. Sauf qu'évidemment entre 8 ans et 70 ans il se passe 62 ans. Enfin, lui ou un autre hein.

JÉRÔME COLIN : Vous avez dit lui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tous ceux qui poursuivent la « rosebud »... non j'ai dit lui ou un autre. Non ne me faites pas dire des choses que je n'ai pas dites.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait.

Maggy De Block, elle est horrible non ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Qu'est-ce que c'est cette statue, là ?

JÉRÔME COLIN : Et bien figurez-vous que je l'ignore.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Attendez, vous êtes dans une ville, il faut la connaître. Il y a un soldat avec un truc sur la tête, une dame héroïque, un bâtiment un petit peu bulgare quand même, celui-là n'est pas le mieux... On est dans quel quartier ?

JÉRÔME COLIN : Ixelles. On est sur les hauteurs d'Ixelles.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ixelles. Ça c'est le quartier où il y a tous les Français riches.

JÉRÔME COLIN : Il est encore un peu de l'autre côté. Ça c'est vers le Châtelain. A la Place du Châtelain.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Et le quartier où il y a beaucoup d'immigrés, c'est lequel ?

JÉRÔME COLIN : Il y en a plusieurs. Il y a Molenbeek dans le bas de la ville, pour aller vers Koekelberg. Il y a Saint-Josse, plutôt turc, kurde. Euh... Schaerbeek.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Dites-donc, c'est qui cette horrible bonne femme, la grosse dame qui est paraît-il très populaire et qui veut foutre tous les immigrés à la porte ?

JÉRÔME COLIN : Maggy De Block.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Là j'étais à un déjeuner et tout le monde disait qu'elle était formidable. Elle est horrible non ?

JÉRÔME COLIN : Vous êtes allé à un déjeuner avec qui ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non je ne vais pas vous le dire parce que ce n'est pas bien pour les gens, mais je veux dire, la manière dont on en parlait en la trouvant sympathique me la rendue antipathique, mais peut-être que je me trompe.

JÉRÔME COLIN : Je peux vous embrasser ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Parce que le problème des gens qui disent ces choses comme ça pleine de bon sens et tout ça, ils ont l'air sympathiques, ils ont du talent, ils sont un peu gros, ils nous ressemblent, mais... mais ils sont méchants. Ils sont inhumains en fait. Et, je ne sais pas pour elle, mais le portrait qu'on m'en a fait en me vantant ses qualités, ce portrait me l'a rendue antipathique voilà. Alors on verra ensuite mais je ne voudrais pas être léger et peut-être qu'elle est sympathique en fait, mais enfin, je me méfie. Pourquoi je parle de ça ? Je ne sais pas...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : J'aime beaucoup vous parler de ça parce que vous avez travaillé pour des gens comme ça, c'était vos patrons, vous avez été dans un gouvernement de Droite...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce n'est pas les mêmes... c'était un gouvernement de Droite, attendez...

JÉRÔME COLIN : Vous avez été dans le gouvernement du « casses-toi pauvre con » à l'ouvrier. Vous avez représenté ça.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oh lala...

JÉRÔME COLIN : Mais quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Il est comme ça, il est brutal. Il est brutal, il est mal élevé, il est discourtois, on est d'accord, bon, ce n'est pas bien, c'est très mal, c'est d'ailleurs pour ça qu'il a été battu.

JÉRÔME COLIN : Surtout d'un président à un ouvrier.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non mais attendez, un ouvrier on ne sait pas d'abord. C'est pas parce qu'il est au Salon de l'Agriculture qu'il est forcément un ouvrier, cette mystification de l'ouvrier, y'a des ouvriers qui ne sont pas si malheureux que ça, n'exagérons pas, c'est là où je ne suis pas vraiment un homme de Gauche, n'exagérons pas, ça là vous êtes vraiment prisonnier de la présentation des médias hein, bon « casses-toi pauvre con » ce n'est pas...

JÉRÔME COLIN : Ok, on peut parler du Karcher. Le Karcher, c'est ça hein, ce que vous venez d'expliquer avec notre Dame. Le Karcher c'est ça !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Le Karcher c'est pas lui qui l'a dit, c'est la dame. La dame lui a dit « j'espère qu'on va nettoyer au Karcher ». Il a dit : on va reprendre. Il faut quand même... bon... Attendez, qu'il soit mal élevé, qu'il soit brutal, qu'il soit populiste, qu'il soit etc... on est d'accord mais moi je vous dis qu'il est beaucoup plus gentil, il est beaucoup plus normal dans les rapports avec les gens que beaucoup d'hommes politiques de Gauche que j'ai trouvés terriblement dogmatiques et peu sympathiques et peu avenants avec l'humanité. Je peux vous dire, si on va dans cette direction là, ça n'excuse pas et ça ne veut pas dire que moi j'aurais fait comme ça, et ça ne veut pas dire ça, mais je relative un peu.

JÉRÔME COLIN : Donc vos années politiques c'est ce dont vous parlez dans « La récréation ». Jour par jour, de juin 2009 jusqu'à mai 2012...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai trouvé à Droite beaucoup plus de gens avenants, sympathiques et ouverts que je n'en ai trouvés à Gauche...

JÉRÔME COLIN : C'est votre oncle qui doit être content là-haut.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non parce que le problème c'est que très souvent à Gauche les gens expriment leurs sentiments comme l'expression d'un jugement collectif...

JÉRÔME COLIN : Exemple ! Je ne comprends pas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : A Gauche les riches c'est méchant, voilà. Et bien à Droit on ne vous dira pas que les gens de Gauche sont tous méchants. Parmi les gens de Droite que je vois. Je trouverai à Droite des gens qui feront le tri, j'en trouve beaucoup moins à Gauche.

JÉRÔME COLIN : Reprenons notre chronologie.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je ne vous ai pas convaincu, ce n'est pas grave.

JÉRÔME COLIN : Si.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais je ne cherche pas à vous convaincre, mais je vous explique.

JÉRÔME COLIN : Moi je trouve, je vous le dirai tout à l'heure, je trouve que vous êtes quelqu'un d'extrêmement étonnant, de visiblement extrêmement courageux...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tenez, il y a un SDF qui nous demande de l'argent là. On est en train de rire, ce sont des choses très tristes ! C'est très mal.

JÉRÔME COLIN : C'était Garry.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

Mon premier boulot c'était disc-jockey dans une boîte de nuit en Grèce !

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait quelles études ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je n'ai pas fait des études extraordinaires. J'ai fait une licence d'Histoire et puis un diplôme de Sciences Po ? Et puis j'ai pas voulu continuer parce que c'était 68 et puis parce que précisément j'étais amoureux de mon Espagnol là. Et donc j'ai vécu 68 dans la fumée des lacrymogènes et de l'amour que je lui portais. Voilà. Donc à ce moment-là j'ai arrêté mes études, mais bon je suis convenablement diplômé.

JÉRÔME COLIN : Votre premier boulot c'est la télévision !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mon premier boulot c'était disc-jockey dans une boîte de nuit en Grèce. J'avais suivi mon grand amour et il m'a évidemment plaqué, donc je me suis retrouvé pleurnichant sur le port de Mykonos, c'était en 68, c'était à l'époque en plus où il y avait les Colonels, vous imaginez mon degré de conscience politique à l'époque, et donc je me suis dit je ne vais pas rentrer comme ça, complètement démolé, en France, il faut que je reste là quelques temps. C'était le mois d'août, il y avait des Grecs sympas, je suis devenu disc-jockey dans la boîte en question, la boîte de Mykonos, qui à l'époque était un endroit où il n'y avait presque personne.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez 20 ans.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Là j'ai 20 ans. Je suis mignon.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue ! Les photos quand vous êtes gamin, vous êtes un beau gamin.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui j'étais beau. J'en n'avais pas... Enfin j'étais beau...je n'étais pas désagréable quoi. Et je me détestais donc ça ne marchait pas. Vous savez les gens qui se détestent n'arrivent pas à séduire. Comment est-ce qu'ils pourraient séduire quelqu'un d'autre s'ils ne se séduisent pas eux-mêmes ? Il faut d'abord s'aimer soi-même. J'ai mis très longtemps avant de m'accepter.

JÉRÔME COLIN : C'est arrivé à quel âge ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Qu'est-ce qui est arrivé ? Que ça se normalise un peu ?

JÉRÔME COLIN : De vous accepter, de commencer à vous aimer.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oh, je ne sais pas si c'est encore arrivé.

JÉRÔME COLIN : Oh arrêtez !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. J'ai développé beaucoup de phénomènes de compensation. Des phénomènes de compensation qui vont une certaine réussite, un certain cabotinage, passer à la télévision pour être vu et entendu, devenir ministre...

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce que vous n'aimez pas chez vous ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Plein de choses.

JÉRÔME COLIN : Dites-moi.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : D'abord je ne suis pas à l'aise avec mon physique.

JÉRÔME COLIN : Après autant d'années ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Ça ne fait que s'aggraver. C'est trop long, trop long à expliquer. TROP long.

JÉRÔME COLIN : Je voulais juste vous venir en aide hein.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je vous suis très reconnaissant, je vais vous filer 50 balles, 50 euros pour la séance. 50 euros pour la séance, une séance de psychanalyse, c'est ça non ?

Gagner de l'argent ce n'est pas forcément dégoûtant et méchant...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est bien de vivre à Bruxelles non ?

JÉRÔME COLIN : Ça c'est la petite avenue de nos milliardaires.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ils sont là ?

JÉRÔME COLIN : Oui. Je suis sûr que vous en connaissez quelques-uns.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Sans doute oui. Je connais aussi des gens qui ne sont pas du tout milliardaires. J'ai fait la liste y'a pas longtemps de tous les gens que j'ai aidé pour avoir des papiers, bien avant d'être ministre hein, moi qui suis terrorisé à l'idée de rentrer dans un commissariat, c'est incroyable hein. Le nombre d'années, de lettres que j'ai faites à des consuls pour avoir des visas pour des gens ! Incroyable.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi c'était aussi important pour vous ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est pour ça que quand les gens me donnent des leçons et bien là je ne suis pas très porté à les accepter. Parce que j'ai vu tellement des gens de Gauche qui n'étaient même pas capables d'écrire une lettre pour venir en secours à quelqu'un... Vous savez c'est la fameuse lettre de Truffaut à Godard. Il y a une lettre de Truffaut à Godard qui est très bien.

JÉRÔME COLIN : Qui dit ?



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben il lui dit t'as jamais été capable de remplir une fiche de sécurité sociale pour quiconque, t'es, voilà, t'es sec. Truffaut dit à Godard. Après ils ne se sont plus jamais parlé. A tel point que même un jour Truffaut est rentré dans un restaurant, Godard y était, il est sorti. Et je comprends ça. Je comprends ça. Donc voilà. Pourquoi est-ce que je rendais des services ?

JÉRÔME COLIN : Pourquoi c'était si important pour vous oui ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Parce que je ne supporte pas que les gens soient exclus. Alors vous me dites, ministre de Sarkozy, gnagnagna, bon oui, mais comme j'ai vu les ministres de Gauche faire la même chose, donc qu'ils soient de Droite ou de Gauche j'ai vu faire pratiquement la même chose et voilà, donc je n'ai pas vu la différence, mais je le dis vraiment comme je le pense. Il y a d'ailleurs autant d'expulsions aujourd'hui avec les Socialistes qu'il y en avait à l'époque de Sarkozy, sauf que Sarkozy le disait, tandis que les Socialistes... Je sais qu'on touche là des problèmes qui sont très compliqués, qu'on ne peut pas non plus... enfin je ne sais pas comment résoudre le problème. Je sais en tout cas que moi au plan individuel...

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi c'était important pour vous en tant qu'homme ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Au plan individuel je ne supporte pas que les gens soient exclus, parce que je me sentais exclus quand j'étais petit et donc je ne supporte pas l'exclusion. Et puis j'aime la diversité. Je reproche, en gros, en



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

gros je reproche à la Gauche de ne pas avoir compris que le capitalisme était quand même le meilleur système, après tous les autres, comme disait Churchill à propos de la démocratie, et que gagner de l'argent ce n'est pas forcément dégoûtant et méchant etc... et que tous les gens qui ont de l'argent ne sont pas forcément des salauds, et que l'entreprise, les PME et tout ça, les gens, c'est quand même le moteur de l'économie, ça je reproche à la Gauche de ne pas l'avoir compris, parce que beaucoup à Gauche ne l'ont pas compris, si vous saviez comme ils sont dogmatiques, les députés socialistes de base ce sont des instituteurs et des gens comme ça qui n'ont jamais été confrontés aux fins de mois des travailleurs qui sont avec eux, et je ne supporte pas que la Droite n'ait pas compris que la France, et l'Europe, sont appelées à devenir diverses. Bleu-Blanc-Black. Voilà, et que c'est très bien comme ça. Et moi je me sens très bien comme ça. Alors on me dit : ah oui mais vous Mitterrand etc... le cul dans le beurre et les beaux quartiers, qu'est-ce que vous en savez ? Mais qu'est-ce qu'ils en savent eux de ce que je sais ? Ils ne savent rien. Ils ne savent pas comment j'ai vécu. Ils ne savent pas...

JÉRÔME COLIN : Ils ne savent pas que vous avez quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai une grande expérience de la vie. J'ai vu beaucoup de choses. J'ai fait beaucoup de choses. J'ai été dans beaucoup de circonstances. Quand j'ai ouvert mes cinémas dans les années 70, dans le 14^{ème} Arrondissement, c'était un des quartiers les plus pourris de Paris à l'époque. C'est devenu un quartier un peu de Bobos maintenant. C'était un quartier très pauvre.

JÉRÔME COLIN : Donc effectivement après le retour de Grèce vous arrivez dans les années 70 en France, vous avez 25 ans et vous ouvrez des cinémas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai 22 ans.

JÉRÔME COLIN : Vous ouvrez des cinémas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui je deviens un petit entrepreneur dans un quartier pourri. C'est exactement moi quoi. Et j'arrive à le faire marcher pendant 15 ans. Pas mal. J'ai des dettes, à la fin ça se casse la gueule parce que je me suis...

JÉRÔME COLIN : Vous avez plusieurs cinémas, l'Olympic, c'est ça...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce n'était pas un projet monopolistique, c'était simplement pour essayer que les gens voient les films d'Ozu et Fassbinder avant tout le monde.

JÉRÔME COLIN : Cinéma d'art et d'essai.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce n'est pas si mal hein. Enfin sur le plan moral ça avait un sens. Voilà. Donc je peux vous dire que c'était... le 14^{ème} il y avait de la castagne, c'était avenue Foch dans le 16^{ème} hein. Bon mais je ne me plains pas mais ce que je veux dire c'est que j'ai une expérience assez forte. Quand je suis allé tourner « Lettres d'amour en Somalie » j'ai de l'expérience. C'est un pays pas forcément facile. Voilà. J'ai beaucoup travaillé quand même. Donc j'ai vu beaucoup de gens. Le travail c'est ça qui est formidable, c'est que ça vous met en contact avec des tas de gens différents. Donc voilà, on apprend des choses.

Chaque fois que j'ouvrais la bouche, tout le monde m'imitait !

JÉRÔME COLIN : Et la télévision c'est un rêve de gosse, de devenir présentateur de télévision ou ça s'est fait par hasard après les cinémas ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors bon devenir présentateur, ça c'était sans doute le truc psychanalytique, l'enfant qui se sent exclus a envie qu'on le voie et qu'on l'entende. Il y avait même un truc avec la voix, j'avais une voix bizarre, il paraît que j'ai encore une voix bizarre, j'avais une voix bizarre quand j'étais en classe donc chaque fois que j'ouvrais la bouche tout le monde faisait... tout le monde m'imitait. Donc là j'ai eu envie d'imposer la voix et d'imposer l'image. Cela dit ce n'était pas d'être présentateur qui m'intéressait. Cet aspect-là aussi m'intéressait mais j'étais sans doute cabotin, c'est pour ça que j'ai tourné un film quand j'avais 12 ans, comme acteur, il y avait un désir de s'imposer physiquement. Mais en fait ce que j'avais envie c'était de faire des films et puis de raconter des belles histoires, des contes de fées et donc c'est pour ça que j'ai commencé à faire toutes ces... Alors raconter des contes



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

de fées et bien c'était interviewer des gens voilà, « Du côté de chez Fred » et tous ces trucs-là... Là on est dans quel bois ? C'est joli hein.

JÉRÔME COLIN : Dans... Tervuren.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On va passer près du grand musée ? Colonial.

JÉRÔME COLIN : Non.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. Tervuren c'est très joli, il y a des belles maisons... Et puis ensuite, raconter des belles histoires, en interviewant des gens, beaucoup de gens, ou alors en jouant un peu avec les fantasmes de mon enfance, c'est-à-dire, l'évasion de mon enfance c'était par les bandes dessinées, la lecture, le cinéma et puis la presse magazine. Match, des trucs comme ça. Où vous m'emmenez là ? Vous allez m'égorger dans le bois ?

JÉRÔME COLIN : Au mieux.

Je n'aime pas la marge, j'aime la subversion !



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Etre un peu flirté c'est sympa.

JÉRÔME COLIN : Oh oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Maintenant c'est terrible, on ne peut plus dire à une fille qu'elle est jolie sans qu'elle s'énerve, ils sont fous tous. On doit pouvoir dire à une fille qu'elle est jolie, à un garçon qu'il est charmant... En plus il n'y a pas d'exclusion parce qu'il y a des gens qui sont considérés comme laids et qui sont très beaux en fait. Ils ont un charme, ils ont un truc...j'ai aucun problème avec ça.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai que maintenant c'est perçu comme une agression.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais c'est nul !

JÉRÔME COLIN : Très dommage.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Vous savez, il y a une chose qui me frappe beaucoup, le puritanisme, ce qui me frappe beaucoup c'est la liberté officielle de notre société, gagnée sur beaucoup de choses, la preuve notre conversation d'aujourd'hui, s'accompagne d'un puritanisme terrifiant. Donc on ne peut pas dire à une fille qu'elle est belle parce que immédiatement c'est sexiste, on ne peut pas dire à un mec qu'il est séduisant... ou peut-être que c'est plus



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

facile finalement, mais en tout cas il y a tout de suite un malaise, mais même l'histoire du mariage gay, moi je la suspecte.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben c'est-à-dire qu'au fond... j'étais pour hein, je m'en foutais d'abord, complètement, j'ai envie de me marier avec personne, vraiment...

JÉRÔME COLIN : Egoïste.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Si on a envie de se marier avec moi, je verrai. Mais moi je n'ai pas le but de me marier. En plus on peut avoir... Bref... Je comprends très bien... Bref... Egalité des droits, aucun problème. Article de Zapatero dans Le Monde il y a 1 an, absolument formidable, expliquant qu'il fallait l'égalité des droits, on est d'accord, on vote des deux mains. Parfait.

JÉRÔME COLIN : Mais ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais dans le troupeau, pas troupeau, mais dans le consensus sur le mariage gay auquel se sont prêtés beaucoup de députés que je connais par exemple et dont je sais qu'ils sont en fait secrètement, ou même à peine secrètement homophobe, il y a cette idée au fond on les range, au fond les PD on les range. On les met dans un truc, allez tous les deux dans votre petit appartement, et ce qui interroge la société à travers l'homosexualité et ce qui interroge, le caractère interrogatif de toute sexualité, et notamment de l'homosexualité, de toute sexualité et notamment de l'homosexualité est gommé. Hop, on fait comme tout le monde, tout est pareil...

JÉRÔME COLIN : Il n'y a plus de minorité, tout le monde est normal.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tout le monde est normal voilà. Et ça, je ne sais pas pourquoi, ça me... ça m'embête un peu.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez la marge.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je n'aime pas la marge, j'aime la subversion. Ce n'est pas la même chose. La marge... j'ai vu trop de gens moi... j'ai vu des gens qui étaient sur des matelas en train de se gratter avec une seringue d'héroïne à côté, voilà, c'était sordide, c'était sinistre.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est la marge.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ça c'est la marge. La subversion c'est Pasolini, la capacité à réfléchir aux situations et à les retourner. Alors évidemment ça entraîne des provocations et comme je suis assez pudique par ailleurs, que je n'aime pas mettre les gens en difficulté, donc les provocations j'ai un peu de mal, je les aime bien chez les autres mais moi je n'arrive pas à les pratiquer, et voilà, et puis quelque fois on se trompe. La subversion entraîne aussi l'erreur, souvent.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue parce que vous aimez la subversion et vous dites la provocation je ne la pratique pas trop, vous avez publié en 2005 un bouquin qui s'appelle « La mauvaise vie », c'était quand même un acte de subversion et de provocation immense...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : De subversion, pas de provocation parce que je racontais...

JÉRÔME COLIN : Mais vous saviez que ça allait choquer une certaine partie de l'opinion publique.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui mais j'y attachais pas beaucoup d'importance, je n'avais pas de but politique à l'époque, je n'avais pas... je ne savais pas que...

JÉRÔME COLIN : Un ministère un jour.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Je n'y pensais pas du tout et en plus je pensais que c'était moral. Parce que je ne fais pas de la... je n'allais pas écrire un livre pour expliquer que je rêvais de faire la météo avec Evelyne Leclerc.

JÉRÔME COLIN : On ne fait pas de livres avec des bons sentiments.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Voilà on ne fait pas de livres avec des bons sentiments. Si on décide d'écrire un livre soit on veut payer ses impôts et à ce moment-là effectivement on fait n'importe quoi pour essayer de les payer, soit on décide d'écrire et à ce moment-là on essaie de le faire bien. Enfin on essaie de faire de la littérature, enfin un ouvrage littéraire.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Vous racontiez la mauvaise vie soi-disant que vous aviez eue. Un très beau titre.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Il y avait un titre pasolinien justement, « La malavita » - Ah on repasse devant chez les milliardaires !

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Ils nous financent donc on est obligé.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben oui c'est des Français, ils sont sympas quand même. Il y a des Saoudiens aussi, il y a quelques Russes non ?

La prostitution masculine offre une liberté !

JÉRÔME COLIN : Et là dans ce bouquin vous expliquez vos fameuses relations sexuelles tarifées que vous commencez à 18 ans etc... Vous êtes étonné que ça choque à ce point les gens ou vous trouvez ça normal que ça choque les gens mais vous avez un certain plaisir à avoir mis les pieds dans le plat ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors c'est beaucoup plus compliqué. J'ai pas un plaisir avoir mis les pieds dans le plat, j'ai un plaisir d'avoir dit la vérité, ce n'est pas la même chose.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi il fallait la dire cette vérité que depuis 40 ans vous aviez payé des hommes...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'écrivais un livre, je n'allais pas raconter... c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, je n'allais pas mentir. Proust il raconte ça aussi. Alors je mets la barre très haut bien sûr, mais je veux dire les vrais livres, Céline, il ne raconte pas ça quand il parle du voyage en Afrique, la manière dont ça se passe ? Je raconte ce qui est. Et le recours à la prostitution assez fantasmé quand même dans le livre parce que je ne suis pas... on pourrait croire que je suis un obsédé, je ne le suis pas.

JÉRÔME COLIN : Vous refusez l'étiquette ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Obsédé ?

JÉRÔME COLIN : Elle vous choque par puritanisme aussi l'étiquette d'obsédé sexuel ? Ce serait si grave d'avoir une obsession pour le sexe ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non ce ne serait pas grave.

JÉRÔME COLIN : Vous venez de parler de puritanisme.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce ne serait pas grave, ce n'est pas la mienne, je ne suis pas obsédé par le sexe, j'y pense beaucoup mais je ne suis pas obsédé. J'y pense mais comme tout le monde, ni plus ni moins. Il y en a peut-être qui y pense beaucoup plus. J'ai jamais lu « Portnoy et son complexe », je le regrette, je crois que ça tourne beaucoup autour de ça. Non...

JÉRÔME COLIN : Voilà donc vous étiez sur la prostitution et l'obsession sexuelle.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Attendez, la prostitution pour les garçons, quand vous avez un problème, que vous ne pouvez en parler à personne, que vous êtes très angoissé, que l'image que vous renvoie la communauté homosexuelle n'est pas forcément une image dans laquelle vous vous retrouvez, dans la mesure où elle est justement extraordinairement normative tout de suite, où elle obéit.. à nouveau on rentre dans un autre monde avec des codes et des règles et que si précisément vous n'appartenez pas à votre monde initial ce n'est pas pour en retrouver un autre avec d'autres codes et d'autres règles, la prostitution masculine offre une liberté. Parce que d'abord les garçons qui se prostituent ne sont pas généralement l'objet de... ils ne sont pas enchaînés par des macs, et c'est un rapport comme ça finalement assez libre. Alors est-ce que c'est un rapport auquel j'ai beaucoup sacrifié ? J'y ai sacrifié d'une manière assez importante et je dois dire assez romanesque et pittoresque parce que la description des bordels de garçons à Paris dans les années 60 c'est quand même assez drôle je trouve, ce n'est pas vraiment l'image qu'on a, c'est l'image de Mac Orlan et de Prévert et de Sarko, j'aime bien ça. Voilà, à part ça... Il y a eu très souvent à travers ces relations-là, des relations pas très souvent mais assez souvent des relations affectives et quelques fois de très longue durée. Et où tout d'un coup l'élément de départ de la prostitution était quasiment gommé par l'affection. Moi je suis affectif en plus donc très vite ça devient une sorte d'amitié amoureuse. Je ne dis pas ça pour dorer la pilule mais c'est la vérité.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Et aux gens qui disaient que vous aviez fait l'apologie finalement du tourisme sexuel, ou du commerce du sexe, vous répondez quoi ? Parce qu'il y a eu cette critique de manière massive.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui c'était une critique massive. Oui, bon.

JÉRÔME COLIN : Vous répondez quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben je réponds que le tourisme sexuel, pfffff, je suis bien embêté pour répondre.

JÉRÔME COLIN : C'est parce que j'ai fait mon job.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Comment ?

JÉRÔME COLIN : C'est parce que j'ai fait mon job.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Arrêtez de me parler de votre job avec fierté comme ça là !

JÉRÔME COLIN : Je n'ai pas de fierté !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai fait mon job !

JÉRÔME COLIN : Mais non allez-y, je vous taquine.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Heu...

JÉRÔME COLIN : Ça m'intéresse très fort.



FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Le tourisme sexuel c'est dégueulasse ! On est d'accord. Je suis d'accord. Y avoir recours c'est vraiment très moche. Très moche parce qu'au fond là le pouvoir de l'argent y est doublé par une sorte de domination coloniale comme ça, domination... oui domination de la puissance. C'est vrai. Et donc dans « La mauvaise vie » j'en parle mais j'en parle sous une forme romanesque, je dis il m'est arrivé de m'y adonner mais au fond je devenais... au fond je devenais beaucoup plus comme les prostitués que comme les clients. J'allais vers une sorte de déréliction totale de moi-même et il ne faut pas croire en plus que les prostitués sont tous gentils hein, ce sont des victimes, ce ne sont pas des martyrs. Il y en a quelques fois qui sont d'une dureté absolument incroyable, ils sont implacables. Donc c'est plonger dans un univers d'horreur, voilà, mais c'est un univers, comme tous les univers d'horreur il y a quelque chose d'excitant aussi, où vous abandonnez votre propre respect de vous-même, mais beaucoup d'aspects de votre personnalité. C'est une sorte de drogue sans doute.

JÉRÔME COLIN : C'est une addiction ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Addiction au fantasme oui dans la mesure où l'idée qu'on peut avoir des gens très beaux qu'on n'aurait pas autrement, au fantasme, addiction à la pratique non. Addiction à la pratique, non ! Non mais je suis clair hein.

JÉRÔME COLIN : J'ai bien entendu.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je me suis détaché de ça. Tout d'un coup ça m'a paru... D'abord je l'ai pratiqué d'une manière très fantasmagorique, c'est -à-dire peu. Je ne vais pas nier, je ne vais pas dire que je ne l'ai pas fait mais je l'ai pratiqué peu et... alors en plus aucun relent de pédophilie. On me l'a collé : ah les petits jeunes etc... Ce n'était pas ça.

JÉRÔME COLIN : Notamment Marine Le Pen, très vite après votre accession au Ministère de la Culture.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui... Ce n'est pas vrai. Et puis... Mais ça c'est aussi... jusque dans les critiques il y a une sorte de racisme et de colonialisme. Dès qu'on est Asiatique on a 12 ans. Mais non.

JÉRÔME COLIN : Mais comment vous avez fait. Parce que vous dites, voilà, vous êtes un être sexué je veux dire, vous aimez tomber amoureux, vous aimez les hommes, vous aimez les femmes, vous aimez le sexe, vous aimez le fantasme, comment vous avez fait, j'aimerais bien savoir comment c'est la vie sexuelle d'un ministre français. Vous qui n'avez pas madame à la maison, monsieur à la maison, qu'est-ce qui se passe quand on est ministre ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Rien ! Nothing.

JÉRÔME COLIN : Rien ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Juste deux petits coups comme ça entre deux portes, personne ne s'est rendu compte.

JÉRÔME COLIN : Mon Dieu. De juin 2009 à mai 2012 ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui rien, mais c'était très satisfaisant de travailler, ça allait. Rien. Rien.

JÉRÔME COLIN : Et ça vous allait ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On se branle un peu sur les photos mais pas beaucoup. On n'a même pas le temps, on est tellement fatigué ! On travaille tout le temps. En revanche beaucoup d'amour.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui beaucoup d'amour parce que j'étais... d'abord beaucoup d'amour avec mes secrétaires parce qu'elles étaient sympas, c'était gai hein. Là on est sérieux et tout mais moi je suis plutôt un mec rigolo...

JÉRÔME COLIN : Mais je vous entends !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Et beaucoup d'amour avec mes chauffeurs et mes officiers de sécurité, qui étaient tous hétéros hein. Mais ils m'aimaient bien, je sentais qu'ils m'aimaient bien. Il y en avait un même, vraiment je l'adorais, je l'adore toujours, totalement hétéro lui, mais voilà. Les plus belles amitiés que j'ai c'est avec les, pour simplifier, les hétéros gay friendly, c'est-à-dire l'hétéro qui éventuellement ça peut lui arriver dans un moment de tourbillon mais enfin ce n'est pas son truc et pour qui je suis en même temps le petit frère aimé.

JÉRÔME COLIN : Ça ne m'étonne pas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Et ça j'en ai deux ou trois comme ça dans ma vie.

JÉRÔME COLIN : Ça ne m'étonne pas.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je parle d'Emmanuel Philibert de Savoie, par exemple, qui est comme ça, je suis son frère aimé. Je parle de Jean-Marc, un de mes copains, je suis son frère aimé. Je pense que j'étais ça pour le garçon qui est mort, qui avait 17 ans. Et au fond c'est la forme d'amour qui me donne le plus de bonheur. Parce que c'est d'une solidité formidable, parce qu'ils me prennent comme je suis et ils ne me lâcheront pas. Et là ça marche très bien. Le reste, vous savez « La mauvaise vie » c'est un beau livre, je pense, c'est un livre qui est bien écrit, sur lequel il y a une espèce de pulsation de vie qui est très forte, et donc à partir de ce moment-là je devais raconter aussi les... la mauvaise vie. Mais moi je suis, je vous parlais de Pasolini tout à l'heure, quand on regarde « Accatone » et tout ça, ça raconte ça aussi. C'est des histoires de garçons des rues qui se prostituent et puis en même temps ils sont hétéros, ils n'y perdent pas leur identité et puis voilà... Si on fait la somme des complexités de chaque caractère, tous les caractères sont différents. Moi je n'ai jamais abusé de ma situation. J'ai abusé effectivement du fait d'être un Occidental riche dans un pays pauvre, c'est un abus fondamental et je ne l'ai pas corrigé, mais en ce qui concerne les



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

abus contingents, c'est-à-dire humilier quelqu'un ou... si bien sûr je peux... je n'échappais pas à l'abus fondamental. Ce n'est pas parce que j'étais gentil et généreux et ensuite affectif et qu'ensuite je faisais des cadeaux et qu'ensuite je m'occupais des gens des années que je corrigeais l'abus fondamental. C'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : J'étais très loin de toute idée de jugement.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tout ça pour vous dire que ce sont des choses auxquelles je pense.

Je ne veux pas devenir ministre pour emmerder les gens qui m'ont emmerdé !



JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui fait de vous un homme aussi aimable ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Aimable ?

JÉRÔME COLIN : Je vous trouve infiniment aimable.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui fait de vous ça, à votre avis ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je ne sais pas. Je suis sans rancune, sans rancœur. Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : Bon, parlons un petit peu quand même, parce qu'on va bientôt arriver, parlons un petit peu tout de même de cette « Récréation », de cette période où on ne veut plus trop de vous à la télévision, les projets ne passent plus vraiment, on vous appelle pour devenir Ministre de la Culture et de la Communications sous Sarkozy.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui c'était marrant ça tout de même comme retournement de la situation.

JÉRÔME COLIN : Comment ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je dois dire que j'avais une certaine... il y avait une certaine satisfaction aussi. Ces gens qui m'avaient fait chier, qui ne me prenaient plus au téléphone, ils étaient bien emmerdés. Ca je dois dire que j'étais assez content de ça.

JÉRÔME COLIN : Justement, c'est ma question. Vous êtes un peu dans un placard à la télé, on ne vous répond plus au téléphone, on n'accepte plus vos projets, vous n'êtes plus là...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui je suis dans un placard, oui un placard.

JÉRÔME COLIN : Voilà, Sarkozy vous appelle, vous dites...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je faisais de la radio où ça se passait très bien.

JÉRÔME COLIN : Ministre de la Culture et de la Communication, est-ce que là vous vous dites quand même... vous êtes un Mitterrand je veux dire, vous êtes dans une famille de Gauche très importante historiquement en France, c'est un gouvernement de Droite, est-ce que vous vous dites je vais y aller par subversion, pour provoquer, on en parlait tout à l'heure, et aussi quand même parce qu'il y en a pas mal que ça va faire chier ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah mais l'idée qu'il y en avait pas mal que ça allait faire chier ça m'a fait très plaisir. Ce serait très malhonnête de ne pas dire ça. Mais si vous voulez, c'est là où je corrige quand même, je me suis dit ah y'en a que ça va vraiment emmerder, et je ne vais pas en profiter. Et j'en n'ai pas profité. Mais...

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas abusé de votre pouvoir.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Pas du tout.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Pas du tout.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue parce qu'il y a deux choses qui peuvent potentiellement rendre compte dans la vie, c'est le pouvoir et l'argent. Je pense que vous avez les deux, comment ça se fait ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je n'ai pas de pouvoir, je n'ai pas d'argent.

JÉRÔME COLIN : Arrêtez, vous en avez eu. Vous avez eu du pouvoir.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai eu du pouvoir, vous dites à ce moment-là, oui. Mais je ne peux pas faire ça, je ne veux pas devenir ministre pour emmerder les gens qui m'ont emmerdé. Non simplement je vais avoir une petite satisfaction de me dire ah, ils doivent faire la gueule. Ils doivent en parler entre eux, ça doit être très agité. C'est une satisfaction mais j'aurais eu tort. C'est une satisfaction d'aller déjeuner avec les mecs de la télé, je le raconte dans le livre, qui ne me prenait plus au téléphone et qui sont obligés de m'appeler Monsieur le Ministre. C'est quand même extraordinaire ! In petto comme on dit, ça me faisait marrer. Ensuite je n'en ai pas du tout abusé. J'étais très conventionnel, très Monsieur le Ministre, très bien, et ensuite je n'ai jamais rien fait sentir d'aucune sorte et dans aucune décision que j'ai prise il n'y a aucune trace de choses comme ça. Mais par ailleurs la Comédie Humaine ça, ça m'amuse oui.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'était une bonne décision ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui.

JÉRÔME COLIN : D'y aller et de devenir ministre ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'aurais toujours regretté de ne pas l'avoir fait.

JÉRÔME COLIN : Oui mais après l'avoir fait est-ce que c'était une bonne décision ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'était une bonne décision parce que d'abord je n'ai pas été un très bon ministre mais je n'ai pas été un très mauvais ministre. On dira plus tard ce que j'ai été. Mais enfin j'ai fait des choses.

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait mille petites choses.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : J'ai fait mille petites choses. Mais mille petites choses mises bout à bout ça fait quelque chose quand même. Et puis... bon des gens qui étaient de l'autre bord qui ont été quand même assez gentils pour dire des choses aimables. Mais ce n'est pas ça le problème. Le problème c'est est-ce que ça a été sur le plan disons de l'engagement d'une vie, est-ce que ça a été une bonne décision ? Pour moi personnellement oui. Oui parce que c'était fantastiquement intéressant. Et la perspective de rencontrer des gens que j'avais toujours voulu rencontrer, et la perspective de... c'était formidable. Voilà tout est tellement... c'est génial d'être ministre. C'est pour ça que les politiques ont tellement de mal à arrêter.

JÉRÔME COLIN : Oui mais on a toujours l'impression nous publics que c'est juste l'attrait du pouvoir.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non.

JÉRÔME COLIN : Ce monstre.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Non. Il y a de tout. Il y a des politiques qui sont des gens qui ont vraiment le désir de servir... par exemple dans mon livre je dis beaucoup de bien de Valérie Pécresse, femme de Droite, mais Valérie



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

Pécresse, l'université, elle a vraiment porté son projet, elle y croyait vraiment, c'était vraiment un engagement, elle pensait, et je pense qu'elle avait raison en plus...

JÉRÔME COLIN : Mais pour vous, pourquoi ça a été bien ? Vous dites c'est bien d'être ministre.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Parce que j'ai fait des trucs. Parce que je pouvais faire progresser des dossiers que je connaissais en plus, moi j'avais 20 ans ou 40 ans...

JÉRÔME COLIN : D'accord, mais « Mme Butterfly », vous réalisez « Mme Butterfly » dans votre vie, vous faites un truc, ce n'est pas rien !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Là je ne pouvais plus le faire « Mme Butterfly », je n'arrivais plus à rien faire, alors je me suis dit je vais faire ça pendant 2 ans, pendant 3 ans, et puis ça sera comme un film.

JÉRÔME COLIN : Ok. C'est dingue quand même. Le mec qui est grillé partout, au cinoche, à la télé, finalement il devient ministre, c'est très étrange.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je n'étais pas grillé... Oui, c'est romanesque oui. La vie est un trampoline, ça c'est une chose qu'il faut que les gens... quand les gens sont déprimés, quand les gens sont malheureux, il faut qu'ils pensent ça très fort. La vie est un trampoline. Et autant le plus grand malheur peut venir dans des périodes très positives, autant dans des périodes où ça va très mal il y a toujours un moment où on peut s'en sortir. Il faudrait vraiment pour les gens qui sont dépressifs, il faudrait leur seriner, il faudrait arriver à ce qu'ils assimilent ça. Y'a un truc inéluctable, c'est la mort, mais autrement il y a toujours une seconde chance. Il y a toujours la possibilité que ça remarche. Trampoline. Alors, quand on est vraiment dans la merde matériellement, quand on est malade etc... le trampoline est loin mais on a toujours la possibilité quand même... on peut toujours rencontrer quelqu'un, il y a des gens bons vous savez, ça existe et ça c'est une chose...

JÉRÔME COLIN : Vous en avez rencontré ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui bien sûr. Bien sûr j'en ai rencontré. Il y a des gens bons, vous arrivez quelque part, tout à coup il y a la qualité de la personne qui vous frappe. Moi je pense tout le temps au type qui est sur les voies de chemin de fer, quand les trains emportaient les déportés, les trains à bestiaux, c'est l'horreur, les gens qui envoyaient des petits messages, il y avait des cheminots ou des gens des villages qui les ramassaient, par terre, et qui trouvaient le moyen de les acheminer vers les familles. Qui fait ça maintenant ? Il y a des gens qui faisaient ça. Qui ramassaient les messages et qui les envoyaient. C'est la bonté. La bonté. Aller chercher le message, s'emmerder... c'est la bonté qui faisait qu'ils comprenaient ce que ça voulait dire. C'était quelques fois des villageois qui savaient à peine... qui savaient que la France était occupée mais Pétain, De Gaulle... Ça existe la bonté. Des gens comme ça qui ont... J'y crois.

Nicolas Sarkozy...

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez aimé Sarkozy ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Je l'ai aimé comme un petit frère qui a un problème. Vous savez il n'est pas méchant. C'est la phrase de Joséphine à Napoléon. Un jour Joséphine a écrit à Napoléon, Joséphine qui était intelligente écrit à Napoléon : vous humiliez beaucoup trop, vous ne punissez pas assez. C'est très vrai. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de trucs, moi je lui faisais passer des nominations de gens de Gauche tout le temps. Il ne mouftait pas. Il avait souvent un candidat qui était différent. Ah tu m'amènes encore un mec !... Je disais oui parce qu'il est quand même mieux etc... On verra. Et finalement la 3^{ème} ou 4^{ème} fois il acceptait. Je ne suis pas sûr que ce soit pareil de l'autre côté hein. Je ne dis pas ça pour dire... je dis simplement pour éclairer son caractère.

JÉRÔME COLIN : Oui mais la question c'est est-ce que vous l'avez aimé ? Est-ce que c'est un homme que vous aimez ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Il m'a toujours fait un peu peur. C'est un truc plus compliqué. J'ai de la sympathie pour lui. Ce type qui n'est pas sympathique j'ai de la sympathie pour lui. Parce que je vois ses... Je l'aime bien. Je ne suis pas amoureux de lui hein, mais je l'aime bien. Et je pense qu'il m'aime plus que je ne l'aime. Je pense qu'il m'aime



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

vraiment bien. Sa brutalité me gêne. Je lui dis... je ne lui dis pas, je le fais sentir mais je n'arrive pas à lui dire. Je ne suis pas totalement détendu avec lui.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Tout d'abord parce qu'il a puissance quand même, il ne faut se cacher les choses. Il a une puissance naturelle. C'est un mec qui est une boule d'énergie. Alors il ne l'utilise peut-être pas toujours à bon escient mais il a de l'énergie. Vous savez y'a des gens, ils rentrent dans une pièce, tout d'un coup on a l'impression qu'on respire moins bien, ils respirent pour tout le monde. Il a une espèce de truc comme ça... C'est bizarre. Même les gens qui ne l'aiment pas sont... Et donc, par exemple il y a 1 an il me reçoit, on parle, il est adorable, adorable, gentil, adorable... et il me dit alors maintenant qu'est-ce que tu fais ? Alors je dis je suis en train d'écrire. Il me dit ah oui tu écris le livre sur ta grand-mère – parce qu'il savait que je voulais écrire un livre sur ma grand-mère – en fait j'étais en train d'écrire « La récréation », sur le moment où j'étais ministre, je suis tout rouge comme ça et je dis oui j'écris le livre sur ma grand-mère, donc je lui mens. Je lui mens, pourquoi ? Parce qu'il m'impressionne. Donc parce que mon rapport n'est pas sain, n'est pas clair. Après je m'en suis voulu, je me suis dit mais pourquoi ? C'est la Place de Brouckère ?

JÉRÔME COLIN : Non c'est la Place Louise. Vous savez le clip de Stromae, « Formidable »...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui.

JÉRÔME COLIN : Eh bien c'est là.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est là, d'accord. Parce que moi j'en étais à la Place de Brouckère de Jacques Brel.

JÉRÔME COLIN : Elle est beaucoup plus bas.

« Un homme n'est vieux que quand les regrets ont pris chez lui la place des rêves ».



JÉRÔME COLIN : Je vous donne ceci.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Qu'est-ce que c'est ?

JÉRÔME COLIN : Ben vous devez l'ouvrir, c'est ceci...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Un cadeau ?



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Non.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est quelque chose qu'il faut que je lise ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Alors « Un homme n'est vieux que quand les regrets ont pris chez lui la place des rêves ». C'est très joli. John Barrymore, qui était un grand alcoolique devant... C'est lui qui joue dans « Grand Hôtel », qui est dans le placard. Vous avez vu John Barrymore au cinéma ?

JÉRÔME COLIN : Non.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On l'appelait Le Profil.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. Alors dans « Grand Hôtel » il est un pickpocket, un rat d'hôtel, et Greta Garbo est une grande étoile, genre je ne sais pas, grande danseuse étoile et il s'introduit dans sa chambre pour la voler et elle est une grande étoile, comme toutes les grandes étoiles de cinéma forcément, une sorte de cliché inévitable, névrosée, donc elle a raté sa prestation à l'opéra donc elle rentre plus tôt et elle le trouve dans le placard où il s'est caché. Et il arrive à lui mentir, elle tombe éperdument amoureuse de lui, il tombe amoureux d'elle, il décide de refaire sa vie et il lui arrive des embrouilles, je ne sais pas quoi, enfin bref il est assassiné et elle part en ayant rencontré le grand amour de sa vie sans que ça puisse marcher.

JÉRÔME COLIN : C'est ça.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : « Grand Hôtel », un film romanesque américain avec Greta Garbo, Joan Crawford, John Barrymore et son frère. Alors c'est John Barrymore qui a écrit ça. La famille Barrymore c'était des grands acteurs d'Hollywood...

JÉRÔME COLIN : Donc la phrase c'est quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : « Un homme n'est vieux que quand les regrets ont pris chez lui la place des rêves ».

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Ou c'est une formule...

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est une jolie formule, c'est sans doute pas lui qui l'a écrite parce qu'il devait donner aux gens qui travaillaient avec lui le soin d'écrire ses scénarios et ses phrases mais peut-être que c'est lui qui l'a écrite, je ne sais pas en tout cas c'est une très jolie phrase.

JÉRÔME COLIN : J'en ai une autre.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'est vrai mais c'est très juste hein.

JÉRÔME COLIN : Vous ça va, vous n'en êtes pas là ? Vous avez encore plein de rêves.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Heureusement c'est bon là. Mais je vous dis, même Bergman à 85 ans il rêve encore qu'il couche avec Liv Ullmann alors.

JÉRÔME COLIN : Très rassurant.

François le niqueur magnifique !

FRÉDÉRIC MITTERRAND : « Je n'ai jamais vu la dignité de l'homme que dans la sincérité de ses passions ». Alors ça c'est encore une connerie de Pierre Drieu Larochelle.

JÉRÔME COLIN : Vous le détestez ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : La dignité d'Hitler dans sa sincérité oui. La sincérité ce n'est pas une qualité hein.

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord avec vous. Dernière.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Encore !

JÉRÔME COLIN : Oui, dernière.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Drieu Larochelle a écrit des belles choses hein. Mais des belles choses mortifères. En tout cas ça c'est une connerie. « Le pouvoir est l'aphrodisiaque suprême », Henri Kissinger. Oui. Je ne sais pas, peut-être qu'il bandait en bombardant le Vietnam et le Cambodge. Il a quand même plongé le Cambodge dans Pol Pot.



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux

JÉRÔME COLIN : Bon est-ce que le pouvoir est un aphrodisiaque ? Est-ce que soudain on plait plus ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ah ça c'est autre chose. L'aphrodisiaque ça veut dire est-ce qu'on est plus excité sexuellement parce qu'on est au pouvoir ?

JÉRÔME COLIN : L'aphrodisiaque pour les autres aussi.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui ben aphrodisiaque... y'a qu'à voir. Qui va imaginer que François Hollande ce serait Casanova ? La presse est remplie des aventures de François le niqueur magnifique ! C'est extraordinaire. Parce qu'il n'a quand même pas vraiment l'air hein. Il n'a pas vraiment le physique. On chercherait un type pour jouer le rôle du tombeur intégral, on ne prendrait pas un mec qui ressemble à François Hollande. Et bien si ! Il les nique toutes. Les politiciennes, les grandes journalistes, les petites de la Comédie Française. Toutes ! C'est génial non quand même. C'est bien la politique. Alors donc aphrodisiaque oui c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : Vous allez encore vous faire beaucoup d'amis.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Mais non quoi, ce n'est pas un reproche. Je dis simplement qu'il n'a pas vraiment le physique de l'emploi et qu'en étant Président c'est la « niquala » générale. C'est formidable.

JÉRÔME COLIN : C'est célèbre dans Paris ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben je crois que tout le monde parle de ça non ?

JÉRÔME COLIN : Oui ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Enfin moi j'en parle pas, moi je m'en fous, je trouve ça sympathique d'ailleurs. Ça excite les gens oui. C'est drôle non ?

Ce qui est essentiel c'est de ne pas faire de mal aux autres !

JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous avez compris vous – Filigranes est là –

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Est-ce que j'ai compris quoi ?

JÉRÔME COLIN : Ce qui était l'essentiel ? Moi je cherche.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ce qui est essentiel c'est de ne pas faire de mal aux autres. C'est tout bête. Quelques fois on... d'abord... parce qu'on en fait...

JÉRÔME COLIN : Mais comment on se fait du bien sans faire de mal aux autres des fois ? Comment on règle l'équation ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : On a parlé de choses graves là, donc j'ai forcément fait du mal à des gens, ben je ne sais pas, on essaie en tout cas de s'améliorer... Comment est-ce que... Attendez, se faire du bien à soi-même, ce n'est pas forcément au détriment des autres. S'aimer soi-même c'est souvent une manière de donner de l'amour aux autres et d'être mieux. Donc il y a...

JÉRÔME COLIN : Mais ce qui est essentiel dans votre vie ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : L'un ne détruit pas l'autre. Qu'est-ce qui est essentiel dans ma vie ?

JÉRÔME COLIN : Oui, là à l'âge et à l'expertise de la vie, si vous devez parler à un gars de mon âge ou à un mec plus jeune, l'essentiel de la vie pour vous c'est quoi ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Ben c'est très bête, c'est d'aimer et être aimé. Aimer et être aimé. C'est possible.

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : C'était bien notre conversation. J'étais très content. Drieu Larochelle... Pff. Dachau il trouve que c'est bien.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRÉDÉRIC MITTERRAND : Oui. On est en train de le reconstruire.

JÉRÔME COLIN : Un immense merci encore.

FRÉDÉRIC MITTERRAND : A bientôt hein. Au revoir. Ah y'a une pièce, tenez ça c'est pour la psychanalyse...



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux



Regardez la diffusion d' Hep Taxi ! avec Frédéric Mitterrand sur la Deux